Reop Pf PC B0334/8

Resp Pf PC B0334/8

traduction de Pouillet
d'après Mr Neubl et
suivant note manuscrite
de son exemplaire

L'AVEUGLE ORPHELINE.

Imprimerie de Lavergne,
RUE SAINT-ROME, 46, A TOULOUSE.

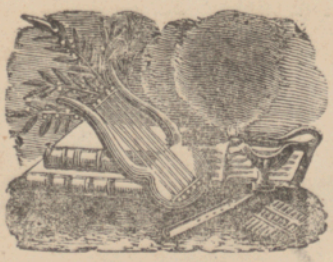
Resp Pj d B033478

L'AVEUGLE ORPHELINE,

POÈME

TRADUIT DE JASMIN,

PAR UNE FEMME.



TOULOUSE,

CHEZ MARTEGOUTE ET Ce, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ROME, 46.

M DCCC XLI.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

A CELLE QUE TOULOUSE VA PERDRE.

Je vous implore, ô fille du génie,
Trésor de naïve beauté,
De talents sans orgueil, de franche modestie
Et de secourable bonté.
C'est à vous seule, ineffable interprête
De cet enfant d'Agen cher à tout le Midi,
A vous digne envoyée auprès d'un grand poète
Que vos accords avaient grandi
A ses yeux étonnés, quand votre voix d'archange
Lui fit croire qu'au ciel on entonnait ses vers,
A vous de prolonger son bonheur sans mélange,
De sa médaille en voilant un revers.
Assurez-lui qu'on vient de le traduire
Sans trop sacrifier les doux vers qu'il soupire.
En vous on voit la sœur des talens inspirés,
Et la sœur sur le frère exerce de l'empire :
Daignez, daignez rien que sourire
A l'humble version de ses chants admirés,
Et Jasmin, sans me trop maudire,
Verra le froid reflet de ses rayons dorés.

La réputation de Jasmin, humble d'abord, circonscrite, locale, et pour ainsi dire de clocher, a gagné peu à peu vers le Nord et n'est pas aujourd'hui l'une des moins brillantes sous le ciel parisien. Parvenue jusqu'à la Capitale, elle nous est revenue comme retournent à leur source les subtiles émanations aspirées par le soleil, condensées par l'atmosphère. Il semble qu'elle en ait plus de pureté, plus de fraîcheur, et le Midi en est plus fier et plus jaloux.

Partout Jasmin y est accueilli comme une bonne nouvelle. Toutes nos villes, depuis que son génie a fixé les regards de la haute critique, se piquent de le fêter, de l'adopter avec les Sainte-Beuve et les Nodier, ses parrains en poésie. Bonheur rare et fort mérité d'ailleurs, qui lui vaut à la fois l'admiration sur parole des Méridionaux et de ceux d'Outre-Loire !

Faut-il s'expliquer ? Il se rencontre dans les œuvres de cet homme de génie un art caché, une grâce native, une finesse, une élévation dont tout le mérite ne peut frapper le commun des esprits; il s'y rencontre aussi une naïveté, une verdeur, une spontanéité, une couleur locale qu'il n'appartient guère aux gens du Nord de sentir. Eh bien, ces qualités qui font le grand poète, Nord et Midi les admirent, mais ne les comprennent pas toujours.

D'où vient donc que trop avancé pour les intelligences incultes, familières avec son idiome, et trop primitif pour les hommes de littérature étrangers à nos contrées, Jasmin n'en fait pas moins des enthousiastes chez tous ? Il y a de cela trois causes au moins :

1° Le poète Agenais marche seul dans sa route ; une route à lui, solée, lointaine, vierge du pas de ses juges. Dans ce frais sentier inexploré que des intrus n'ont pas la prétention de piétiner, il peut faire son chemin d'auteur sans coudoyer personne, sans éclabousser piéton ni cavalier, avantage aussi considérable, au pays de la critique, que d'être mort, ou de vivre au Japon.

2° L'auteur de tant de vers admirés, imprimés, vendus, n'a point cessé de faire des barbes en faisant des poèmes, originalité, sinon bonhomie, dont la rare persistance est d'un bon effet et du meilleur goût.

3° Enfin, on ne peut contester à celui qui dans plusieurs de ses compositions sut adapter à de bonnes figures villageoises un ajustement simple, décent, dégagé, et semer des moralités excellentes dans de petits récits en action aussi naturels et aussi touchants que bien conduits ; on ne lui peut contester, à cet homme d'une espèce perdue, à ce poète méridional, aucune de ces hautes qualités qui frappent et saisissent dans une version même, parce qu'elles sont puisées à ce fond commun qui est l'humanité, non telle ou telle agrégation d'individus pliés à de certaines habitudes.

Voilà pourquoi Jasmin s'est vu admiré de critiques inhabiles à le comprendre en toutes choses : des Parisiens l'ont jugé par analogie,

en ce qu'il a de local ; des provinciaux l'ont applaudi par imitation, en ce qu'il a d'universel, et ce n'est là que justice... Mais non ; ce n'est pas toute justice. L'admirative incompétence des uns et des autres, favorise l'erreur qui attribue à l'idiome du barbier d'Agen, la meilleure part de son succès ; et cette erreur est bien injuste.

Par un grand privilége de son organisation, Jasmin ne doit qu'à ses propres ressources une célébrité dont certains appréciateurs malhabiles veulent faire honneur à la langue d'Oc, pauvre langue opprimée, demeurée stationnaire quand sa rivale marchait, et devenue rétrograde du jour où, délaissée des poètes, elle échut exclusivement à la populace... Quoi donc ! cette langue morte au monde poétique, rayée du rang des langues, abaissée jusqu'à l'état de patois, tombée dans la rue, Jasmin la ramasse, la relève, fait dire qu'elle est belle, et l'on ose appeler cela une tâche facile ! Loin de le féliciter de sa position, il faudrait le plaindre, si le génie pouvait ne pas être supérieur à sa fortune.

Sied-il bien aux littérateurs du 19e siècle, héritiers d'une langue explorée depuis tant de générations par les prosateurs et les poètes, et pliée à toutes les exigences de la parole et de la plume, leur sied-il d'envier au poète Agenais, ce fils unique de ses œuvres, ce rejeton né sans aïeux, une langue tombée dans l'abjection et dont l'euphonie tant préconisée ne dispense pas de rimer aux désinences les plus blessantes ? A quelle oreille humaine persuader que *déchifragna*, *quaoucoummet*, *escaougnen*, *aouta*, *baou*, *haou*, *escarraougnen*, *rapoutinądos*, et tant d'autres mots non moins révoltants pour la délicatesse française, soient une bonne fortune au bout du vers ?

Sauver son idée à travers ces rimes néfastes, n'était pas une entreprise riante; on doit faire à Jasmin cette concession. Sa muse a voyagé, les cheveux flottants, à travers ronces et buissons, sans laisser à sa trace la moindre dépouille. Ce qui nous paraît impossible à nous,

n'a été pour lui qu'un jeu. D'une guenille en lambeaux et crottée, il a fait pourpre et diamants. Que n'eût-il pu faire, l'auteur patois de tant de merveilleux petits chefs-d'œuvre, s'il eût saisi la langue de Lamartine, de Bérenger, d'Hugo, par eux retrempée, assouplie, redevenue franche, maniable, dégagée, libre de pruderie et de raideur, abjurant son air rêche et compassé, et ne le cédant à nulle autre en ductilité, en désinvolture, en fraîcheur ! que n'eût-il pu faire d'un tel instrument, lui tout puissant artiste ! Nulle fantaisie de sa vive imagination ne l'eût trouvé sourd. Son inspiration harmonieuse en eût tiré des miracles.

Jasmin a mieux aimé rester fidèle à son jargon et à sa boutique. Son patois, son rasoir, voilà ses amours. Que le Midi s'en félicite ! Notre orgueil peut désormais se promettre qu'une portion de notre nationalité, de notre génie, vivra dans le souvenir. Oui, certainement, si, comme cela n'est que trop probable, les chants de Jasmin sont le dernier adieu des muses du Midi, cet adieu restera du moins comme un sourire ineffable sous le ciseau d'un statuaire immortel ; et seul de tous les rejetons nombreux de la langue d'Oc, le dialecte agenais sera connu de l'avenir. Les savants le déchiffreront dans Jasmin comme l'on déchiffre une langue morte.

Ce temps n'est pas éloigné probablement. Encore une génération ou deux, et lire le barbier d'Agen sera une étude dans son propre pays ! Déjà n'en est-ce pas une pour quiconque n'a pas vu le jour dans la cité de l'auteur de *Françonnette* ? Est-ce que les Béarnais, les Provençaux, et même les Languedociens peuvent lire Jasmin sans travail ? A Pau, il faut qu'on le traduise ; et dans Agen, sa ville natale, Jasmin lui-même, a fait imprimer son *Aveugle* avec un petit vocabulaire patois-français.

Qu'on pardonne ces détails au désir de donner un motif à la traduction de l'*Aveugle*. Quant au choix de ce poème entre les œuvres de Jasmin, il pourrait à la rigueur se passer d'être justifié. L'*Aveugle* est de toutes les productions du barbier la moins re-

devable peut-être au génie de son idiome. Elle puise ses beautés à la source où puisèrent, chez tous les peuples, ces divins interprètes de la création, que nous ont révélés de laborieux traducteurs ; car les grandes beautés sont presque toujours traduisibles. D'un bout du monde à l'autre, la haute poésie est *une*, parce que la nature est une, et les sentiments et les passions inhérents à l'espèce humaine, et que la civilisation n'étouffe ni ne fait naître, ne se peignent pas autrement entre les tropiques que sous nos climats. Il peut y avoir des réputations de poètes aussi universelles et incontestées que les réputations de géomètres, physiciens, astronomes. N'a-t-on pas vu, dans la ville la plus civilisée du monde, des critiques, dont l'érudition embrassait toutes les littératures, captiver, émouvoir, attendrir un auditoire à l'aide de fragments de poèmes recueillis sous la tente de l'Arabe ou dans la cabane du Paria ? Sous toutes les latitudes, la langue du cœur est la même. Cette langue est indépendante de ce que l'on a trop vanté, dans nos polémiques littéraires, sous le nom de couleur locale, et qu'il serait temps d'apprécier sans fanatisme. Dans aucun art, l'essentiel ne doit être sacrifié à l'accessoire. Tout n'est pas costume chez les poètes, non plus que chez les peintres ; et, pour avoir fait des anachronismes dans l'ajustement de leurs héros, Shakespeare et Rembrant n'en sont pas moins un grand peintre et un grand poète : deux grands peintres, si l'on veut.

Ces vérités, hors de contestation, ont donné à une admiratrice de Jasmin le courage de traduire un de ses poèmes ; et, en disant d'où ce courage lui est venu, nous ne sommes ici que les interprètes de sa modestie. Puissions-nous être aussi les interprètes de la vérité, en prédisant qu'il lui sera tenu compte de son œuvre d'abnégation. Traduire pour qui en a le vrai talent, c'est renoncer à produire. A de tels sacrifices un peu de bienveillance doit être le moindre dédommagement ; la traductrice de l'*Aveugle* a droit d'y compter de la part de ses lecteurs, et peut-être aussi de la part du poète.

Espérons qu'il lui pardonnera d'avoir souvent changé l'expression sans trop altérer le sens, et parfois modifié l'idée sans trop la défigurer. Il ne peut ignorer qu'une traduction littérale est une épreuve difficile pour celui qui la fait, et cruelle pour celui qui la subit. Femme de goût non moins que de sens, la traductrice de l'*Aveugle* a compris que le *traduttore traditore* s'adressait spécialement aux faiseurs de mot à mot. Nous l'en félicitons avec bon espoir, nous qui sommes persuadés que les traductions les plus esclaves du texte ne sont pas les moins ridicules. Est-ce donc la ressemblance qui manque entre la caricature et le portrait?

JULES POUILH.

L'AVEUGLE ORPHELINE

POÈME TRADUIT DE JASMIN,

PAR UNE FEMME.

I.

Du pied de la haute montagne
Où s'élève un castel sur une roche assis,
Au temps où la vaste campagne
Se pare des couleurs de nos vergers fleuris,
Ce vieux refrain frappa l'oreille
Le jour de Saint-Joseph ; d'autres disent la veille :

« Tout pré doit fleurir,
» Tout arbre verdir,
» Pour rendre plus belle
» La noce d'Angèle
» Qu'on va voir sortir. »

Et le vieux *Te Deum* des petits mariages
Semblait descendre des nuages,

Quand tout à coup un grand essaim
De filles au teint frais se tenant par la main,
De leurs galants accompagnées,
Envoyèrent des chants aux plaines éloignées.
Leur troupe ressemblait, là, voisine des cieux,
A des anges badins, joyeux,
Qu'un Dieu riant envoie
Pour ramener la joie.

Mais, prenant l'élan,
Toutes sur un rang,
Par la route étroite,
Inclinée et droite
Jusqu'à Saint-Amand,
Vives, affolées,
Elles vont chantant,
Riant et sautant
Par blanches volées
Qu'on dirait ailées :

« Tout pré doit fleurir,
» Tout arbre verdir,
» Pour rendre plus belle
» La noce d'Angèle
» Qu'on va voir sortir. »

C'était Baptiste et sa fiancée
Venant de cueillir la joncée.
Le ciel était tout bleu, de nuages pas un
Ne voilait le jour à la terre,

Et dans les airs une brise légère
Lançait un souffle de parfum.

Une noce du peuple, oh ! la chose joyeuse !
Quel doux spectacle de bonheur !
Au bruit de la chanson rieuse
Qui vous vient rajeunir le cœur,
Un essaim de fillettes,
Propres et non coquettes,
De garçons un essaim,
Qui leur serrent la main,
Passent, courent, repassent,
Et tour à tour s'agacent ;
Maints baisers sont volés,
Et bientôt affolés
Et contents, de plus belle
On s'approche, on se mêle ;
C'est à qui plus rira,
Chantera, dansera.
Cependant la fiancée
Crie, en fuyant sur le gazon,
D'un pas léger lancée :
« Eh ! celles qui m'attraperont,
» Bientôt se marieront. »
Et toutes de courir vers elle,
Et toutes de l'atteindre au plus tôt,
Et toutes de toucher sa jupe de flanelle,
Son fichu blanc ou son pierrot.

Mais comment donc peut-il se faire
Que, feignant un air tout content,
Parmi la troupe si légère,
Baptiste seul soupire autant?
La fiancée est gentille pourtant!...
Est-ce que cet air froid nous doit faire comprendre
Qu'à l'amour trop hâté rien plus ne reste à prendre?
Oh! non, il n'en est rien : une fille en défaut
Ne porte pas le front si haut.
Cependant quels fiancés! Jamais ils ne s'embrassent,
Ni jamais leurs doigts ne s'enlacent,
Et leurs heures ainsi se passent,
Qu'on les croirait des époux comme il faut!

Oh! c'est qu'au pied de la colline,
Là-bas où d'humbles toits sont semés sur un rang,
Demeure une aveugle orpheline,
Fille d'un ancien vétéran.
C'est là qu'avec un frère habite
La jeune et douce Marguerite,
Qui fut, à peine on compte un an,
Du village la plus jolie;
Mais un mal qui nous prend la vie
Ou qui nous ôte la beauté
Fit qu'à la pauvre, l'autre été,
La clarté du ciel fut ravie...
Et cependaut un ferme espoir,
Qui la soutient, qui la console,
Lui reste encor : c'est de pouvoir

Réclamer la douce parole
Qu'il lui donna de l'épouser,
A Baptiste, au parjure... et lui, sans même oser,
A son retour, venir au hameau qu'elle habite
Ni pouvoir en lui-même oublier Marguerite,
Lui, pour de l'or vient épouser
Angèle à qui son cœur lui dit de refuser...

Tout-à-coup, en prenant sa course,
La *donzelle* s'écrie : « A moi, filles, galants :
» Goton, Jean, Rose, Paul, courez, soyez moins lents.
» Jeanne est là-bas, là-bas. » Et tout près d'une source,
Une femme qu'affaissent les ans,
Et dont le pain de tous est l'unique ressource,
S'avance en balançant deux bras estropiés.
Du plus loin qu'elles l'aperçurent,
Les filles vers elle coururent
Comme avec des ailes aux pieds.

C'est que Jeanne-Anne la boîteuse,
A la jeunesse curieuse
Dit la bonne aventure et jamais ne mentit.
Tout arrive toujours comme elle l'a prédit,
Quand elle annonce à l'une un mariage,
Ou bien à l'autre un amant.
Aux mariés c'est un enfant,
Aux veuves fin de leur veuvage;
Sa baguette jamais ne ment.

On vit cette fois la sorcière
Prendre une figure sévère.
Sous de longs cils clairs et blanchis
Brillèrent ses yeux gris
Braqués contre Baptiste;
Et lui, debout planté,
Pâle, immobile, triste
Et comme hébété,
Garde un long silence.
Sans l'avoir vu pâlir, sa future s'avance
Et tend la main d'un air rieur;
Mais la vieille sempiternelle
Lui dit d'une voix de malheur:
« Prends garde, trop joyeuse Angèle,
» A ne pas creuser un tombeau
» En épousant Baptiste l'infidèle. »
Et dans le flot du clair ruisseau
Deux larmes à ces mots tombèrent.
Et sur l'aveugle du hameau
Avec Jeanne un instant les filles s'affligèrent;
Mais deux larmes sont peu dans la source qui fuit,
Et la noce bientôt s'égayait à grand bruit,
Les jeux et les cris redoublèrent,
Tous en chantant se retirèrent:
Baptiste seul soupira dans la nuit...

II.

Non, ce ne fut pas seul: de longs maux épuisée,
Mais belle comme un ange au ciel,

L'aveugle, d'une voix brisée,
Ainsi soupirait sans fiel :
« Il est venu, je dois le croire;
» Jeanne depuis trois jours ne parle plus de lui.
» Depuis trois jours! j'en garde la mémoire...
» Baptiste est revenu, il sait mon long ennui,
» Et ne vient point me voir, lui, ma seule lumière,
» Lui de ma nuit l'étoile et le flambeau,
» Lui qui sait qu'en lui seul j'espère
» Depuis six mois qu'il partit du hameau...
» Oh! qu'il me tienne sa promesse,
» Ou je cède à la mort qui me presse;
» Car sans lui nul plaisir.
» Le mal brise ma vie et me la rend affreuse!
» Jour pour d'autres, toujours! Et pour moi, malheureuse,
» Jamais, jamais la nuit ne doit finir!
» Loin de lui qu'il fait noir! oh! que mon ame est triste!
» Que je souffre, mon Dieu!.. Quand donc viendra Baptiste?
» Lorsqu'il est près de moi, j'ai tout ce que je veux.
» Qu'a le jour? un ciel pur; Baptiste a des yeux bleus.
» C'est un ciel tout d'amour qui pour moi s'illumine,
» Un ciel tout de bonheur comme le ciel d'en haut.
» Rien près de lui ne me chagrine.
» Jour, soleil, prés, vallons, j'ai tout ce qu'il me faut;
» Mais, seule, son absence à mes maux me rappelle.
» Je crois le voir souffrant; plus encore, infidèle...
» Arbrisseau sans vigueur et succombant sans lui,
» J'ai besoin de son tronc pour me servir d'appui...
» Oh! par pitié, qu'il allége ma chaîne!

» On dit qu'on aime mieux quand on est dans la peine:
» Et quand on est aveugle.. ? Oh ! comment endurer
» L'absence de celui qui peut se parjurer !...
» Peut-être est-il coupable et m'a-t-il délaissée ?
» Qu'ai-je dit, malheureuse ! il faudrait m'enterrer.
» Chassons cette noire pensée,
» Mon cœur doit encore espérer.
» Il reviendra : soyons sans crainte;
» Sa bouche le jura sans feinte.
» Oh ! loin de moi ces rêves de malheur,
» Où mon esprit, triste, s'égare !...
» Baptiste arrivé me prépare
» Une surprise... oh ! chassons la douleur !...
» Oui, mon cœur ne m'a point trompée :
» D'un pas pressé j'entends que la terre est frappée...
» Le voici... » Quelqu'un ouvre alors ;
Et la tremblante Marguerite,
Que la peur, que l'espoir agite,
Se lève, ouvre les bras, à tâtons court dehors ;
Mais Paul, son jeune frère, entre seul et s'écrie :
» — Ma sœur ! Angèle se marie.
» J'ai vu la noce, moi, là-bas.
» Allons-y, ma sœur, je t'en prie.
» Nous seuls, ici, n'en sommes pas. »
L'aveugle alors d'une voix triste :
« — Angèle épouse, me dis-tu ?
» Quel secret ! parle-moi, son fiancé, le sais-tu ?
» — Eh ! ma sœur, ton ami Baptiste. »

L'aveugle pousse un cri ; *plus elle ne répond* ;
Le désespoir se peint sur sa face tremblante ;
Un froid pesant comme le plomb
Tombe, à la voix innocente
De l'enfant, sur son cœur privé de mouvement ;
Suspend sa vie un long moment ;
Et l'on croirait voir, là, debout, devant son frère,
Une vierge de cire habillée en bergère..

Cependant au dehors,
La noce revenue,
Par des chants, des transports,
S'annonce dans la rue.

Elle approche, elle approche, et le nuptial refrain
Rend les sens à l'aveugle avec son noir chagrin :
Et Paul dit : « Les voix retentissent,
» Ma sœur, les entends-tu chanter ?
» Mon Dieu ! comme ils se divertissent,
» Encor s'ils venaient t'inviter !
» J'aurais les chausses qui se cousent
» Avec ma veste de nankin.
» Qui sait ?... à l'église ils n'épousent
« Qu'à sept heures demain matin. »
« Bon ! je le sais (dit Marguerite
» Que l'affreuse pensée agite
» Et saisit au cœur aussitôt
» Comme les pinces d'un étau).
» Oui, Paul, oui, nous serons de fête,

» Tu feras ta belle toilette,
» Mais laisse-moi seule un instant. »
Et Paul se retire en sautant.

A peine a-t-il franchi la porte
Que la sorcière vient, s'annonçant de la sorte,
En essuyant son front tout baigné de sueur :
« Vierge sainte, quelle chaleur ;
» J'étouffe.... et toi, je te trouve glacée.
» On dirait une trépassée.
» Souffres-tu donc? Où donc est ta douleur?

» — Rien, c'est que j'écoutais le refrain de la fête.
» Et toute à mon bonheur, et toute à mon amour,
» Je pensais que bientôt arriverait mon tour.
» A Pâques, n'est-ce pas? Au bonheur, je m'apprête :
» Vos cartes souvent me l'ont dit,
» Et Jeanne jamais ne mentit
» En prédisant mainte avanture.
» Votre savoir sera vanté,
» Quand chacun le verra joyeux à mon côté.
» N'est-ce pas que je suis encore sa future?
» Je pense qu'il doit bien lui tarder de me voir.
» Peut-être est-il ici? J'en ai le doux espoir....
» — Enfant, tu l'aimes trop, dit Jeanne triste et blême.
» A tant croire au bonheur faut-il s'accoutumer?
» Ma fille, obtiens du ciel de ne pas tant l'aimer.
» — Jeanne, moins je veux, plus je l'aime....
» Mais ce n'est pas un mal ; il est toujours pour moi...
» Quoi ! vous ne dites rien... Il a trahi sa foi !

» C'est trop vrai, tout est dit... Baptiste m'abandonne...
» Une autre de sa main recevra la couronne
» Que sur ma tête il dut poser ;
» Et près d'un père mort, moi, j'irai reposer...
» Parlez ! parlez !... » Mais la vieille est partie,
Croyant bien que l'aveugle a quelque espoir encor.
En bénissant le ciel sans bruit elle est sortie,
Se flattant d'arracher cette enfant à la mort.

III.

De la cloche aussitôt neuf petits coups s'entendent.
L'aube au voile argenté s'annonce lentement
Et voit, dans deux logis, deux filles qui l'attendent ;
Mais, hélas ! bien différemment !
L'une, fraîche et parée,
De flatteurs entourée,
Reine de ce grand jour,
Se pavane, se mire,
Après l'heure soupire
Au milieu de sa cour.
L'autre, aveugle, en sa chambrette,
Où l'accable le sort,
A la hâte s'apprête,
Pâle comme la mort ;
Et prenant au fond d'une armoire
Un couteau qu'elle ferme et met sous sa croix d'or,
A son frère elle fait accroire
Qu'ils sont de fête, et puis, l'amenant, elle sort.

Celle-là, contente et légère,
Au bruit des instruments
Et des baisers qu'échangent les amans,
Omet jusqu'à sa prière.
L'autre, le front mouillé d'une froide sueur,
Joint ses deux mains, à genoux tombe à terre,
Et dit tout bas, faisant languir son frère :
« Mon Dieu, pardonnez au malheur ! »

A ces mots, l'aveugle orpheline
Que l'enfant mène par la main,
Feignant d'ignorer tout, pour cacher son dessein,
Droit vers l'église s'achemine ;
Mais l'odeur du laurier qui vient l'environner,
Chaque instant la fait frissonner.

Le temps est obscur, il grésille ;
Au ciel aucun rayon ne brille ;
Bientôt va s'ouvrir un tombeau....
Non loin du superbe château,
OEuvre d'antique architecture
Qu'embellissent l'art, la nature,
Et que décore un nom si beau,
Une église en ruines et nue,
Du haut d'un roc brave la nue,
Glorieuse de dominer
La garenne jalouse.
Là tout à l'heure un jeune couple épouse,
Là Baptiste va se donner....

— « Paul ! finis donc : je tombe sur la haie,
» Dit l'orpheline. Où suis-je? est-ce que nous montons?
— « Ne vois-tu pas? Nous arrivons.
« N'entends-tu pas chanter sur l'église, l'orfraie?
» C'est signe de malheur. Oh! le méchant oiseau!
» Ma sœur, tu t'en souviens quand, si près du tombeau,
» Mon père te disait : *Mes enfants, je vous quitte;*
» *Oui, malgré tant de soins,*
» *C'est fini, Marguerite,*
» *Je me meurs : aime Paul au moins.*
» Quand cette parole fut dite,
» Ici, comme aujourd'hui, cette bête chanta;
» Et notre père mort, c'est là qu'on le porta...
» Ho! tu m'embrasses trop, finis ou je te quitte.
» Tu m'étouffes; veux-tu finir...
» Ma sœur ne pleure pas, la noce va venir. »

Par ce tableau saisie et renversée,
De son cœur elle va bannir
Une affreuse pensée;
Mais Paul, impatient, la tire par le bras,
Lui fait faire quatre ou cinq pas;
Et sous ses pieds la malheureuse fille
Sent craquer le laurier au-devant du saint lieu,
Et touche de son front, tandis que Paul babille,
La couronne de canetille
Suspendue au milieu
De l'arceau de la porte.
Le désespoir alors l'emporte.

L'orpheline et l'enfant, qui toujours la conduit,
Dans l'ombre du lieu saint s'enfoncèrent sans bruit.

Cependant la cloche
Meut son lourd battant,
Et la noce approche
A ce long dam-dam,
Pas à pas, et sans bruit, mais d'un cœur bien content.
Le monotone appel, sur le roc, dans la plaine,
Va surprendre au travail l'enfant et le vieillard.
Chacun accourt sans regretter la peine,
Ne craignant que d'arriver tard;
Chacun a peur que la fiancée
Trop tôt pour lui ne soit passée.

Il faut bien que tromper ne rende pas heureux
Puisque Baptiste, lui, qui fait tant d'envieux,
Taciturne et pensif, triste comme la veille,
Songe encore au propos terrible de la vieille.
Angèle est tout entière à sa bague, à sa croix:
Etre parée est tout pour l'étourdie.
Son cœur flatté se gonfle en entendant cent voix
S'écrier : oh! qu'elle est jolie!

Il faut pourtant se contenir,
Sans bruit la messe doit finir.
Les anneaux sont bénis, les époux vont les prendre;
Mais deux *oui* solennels doivent se faire entendre...
Ils sont dits... Aussitôt, du côté du mari,

Une voix bien connue a crié : me voici !
Et tout-à-coup, aux yeux de la noce interdite,
Le confessionnal s'ouvre et l'orpheline en sort.
Elle dit : tiens, ingrat, puisque tu veux ma mort,
A ta noce mon sang servira d'eau-bénite.
Sans trembler elle prend le fer;
Mais sans doute qu'elle a son ange pour escorte,
Car le couteau demeure en l'air,
Et sans suicide elle est morte.

Plus de gaîté, plus de chanson.
Vêpres des morts furent chantées,
Et, devant une humble maison,
De blanches fleurs furent jetées.
Les filles en long voile blanc,
Suivaient un cercueil en pleurant.
De tous les cœurs s'enfuit le rire;
Sur tous les traits on croyait lire:

« Tout doit se flétrir;
« Et tout doit gémir
« Devant l'humble porte
« De la belle morte
« Qu'on va voir sortir. »